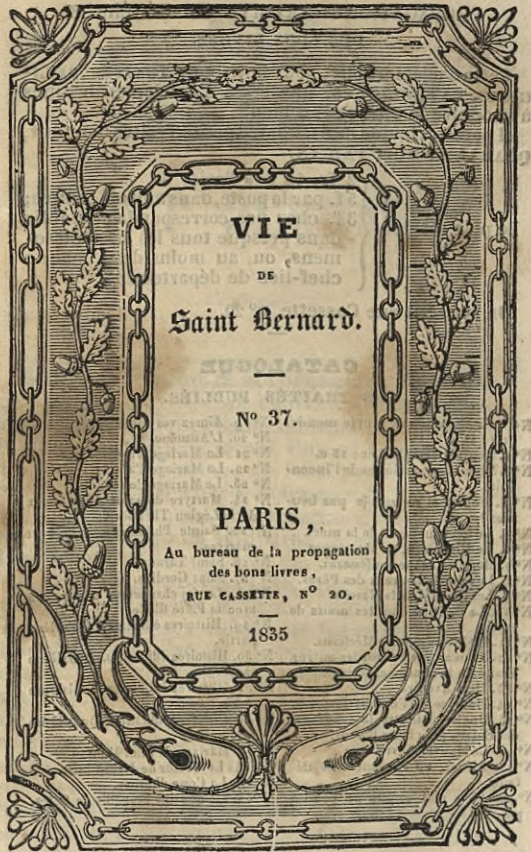




VIE

DE

Saint Bernard.

N° 37.

PARIS,

Au bureau de la propagation
des bons livres,

RUE CASSETTE, N° 20.

1835

PROPAGATION GRATUITE ET GÉNÉRALE DES BONS LIVRES.

Cette Société publie, sous le titre de **TRAITÉS RELIGIEUX CATHOLIQUES**, une série d'opuscules destinés à produire le plus grand bien.

Il paraît, chaque mois, quatre petits Traités : en tout, **QUARANTE-HUIT PAR AN.**

Le prix est de : $\left\{ \begin{array}{l} 2 \text{ fr. } 50 \text{ c. à Paris;} \\ 5 \text{ f. par la poste, dans toute la France;} \\ 3 \text{ f. chez nos correspondans établis} \\ \text{dans presque tous les arrondisse-} \\ \text{mens, ou au moins dans chaque} \\ \text{chef-lieu de département.} \end{array} \right.$

On souscrit rue Cassette, n° 20.

CATALOGUE

DES TRAITÉS PUBLIÉS.

- | | |
|--|--|
| N° 1. L'Almanach de tout le monde.
Prix : 10 c. | N° 19. Aimez vos ennemis. |
| N° 2. Louis et Joseph. Prix : 15 c. | N° 20. L'Aumône. |
| N° 3. Théodore, ou Suites de l'inconduite. | N° 21. Le Mariage d'inclination. |
| N° 4. Pourquoi ne suis-je pas heureux ? | N° 22. Le Mariage d'argent. |
| N° 5. Le Pêcheur au lit de la mort. | N° 23. Le Mariage de religion. |
| N° 6. Le Dimanche, ou Mon repos. | N° 24. Martyre de saint Anastase et de la Légion Thébaïne. |
| N° 7. Marc, ou Je me confesserai. | N° 25. Sainte Philomène, vierge et martyre. |
| N° 8. Le plus Malheureux des Pères. | N° 26. Saint Taraqne. |
| N° 9. Les Beautés de la Nature. | N° 27. Saint Gordius. |
| N° 10. La Patience dans les maux de la vie. | N° 28. La foi chrétienne aux prises avec la Piété filiale. |
| N° 11. La Prospérité des Méchans. | N° 29. Histoires édifiantes. Première partie. |
| N° 12. Aimez-vous les uns les autres. Traité de la charité chrétienne. | N° 30. Histoires édifiantes. Deuxième partie. |
| N° 13. Mon Avenir. | N° 31. Histoires édifiantes. Troisième partie. |
| N° 14. Maurice, ou l'Enfant méchant. | N° 32. Histoires édifiantes. Quatrième partie. |
| N° 15. Quelle doit être la tendresse des Enfans pour leurs Parens. | N° 33. Martyre de saint Montan. |
| N° 16. Le Mauvais Livre. | N° 34. Le Trésor de Jésus-Christ. |
| N° 17. Alfred, ou l'Enfant sans défauts. | N° 35. La Cour d'assises. |
| N° 18. Bien mal acquis ne profite pas. | N° 36. Vie de saint François de Sales. |

Cr. 197



VIE

DE

SAINT BERNARD.

Bernard, le prodige et l'ornement du ^x^e siècle, naquit en 1091, au château des Fontaines, près de Dijon. Son père se nommait Têcelin, et sa mère Alix. Ils sortaient l'un et l'autre d'une des premières maisons de leur province; Alix, comme fille de Bernard, seigneur de Mombard, était alliée aux ducs de Bourgogne. C'était surtout par leur piété qu'ils se distinguaient tous deux dans le monde.

A peine Bernard fut-il né, que sa mère, non contente de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de tous ses enfans, le lui consacra spécialement à l'Eglise, et depuis ce jour elle ne le regarda plus que comme appartenant exclusivement au Seigneur. Elle prit un soin tout particulier de son éducation, dans l'espérance qu'il serait un jour digne de servir à l'autel. Ce n'était pas qu'elle négligeât ses autres enfans; elle leur inspirait à tous de vifs sentimens de piété, et elle voulut elle-même les nourrir, de peur qu'en les confiant à des femmes étrangères ils n'en reçussent quelque mauvaise impression. Elle en eut sept, Gui, Gérard Bernard, André, Barthélemi, Ni-

vard et une fille nommée Hombeline. Tandis qu'elle faisait apprendre à ceux de ses fils qui étaient destinés au service les sciences propres à l'état militaire, elle envoya Bernard à Châtillon-sur-Seine, afin qu'il y fit un cours réglé d'études chez les chanoines séculiers de cette ville, qui tenaient un collège.

Bernard, quoique jeune, aimait déjà à être seul; il était toujours recueilli en lui-même, docile, affable, complaisant envers tout le monde, et d'une modestie extraordinaire. L'objet principal de ses prières était de demander à Dieu qu'il lui fit la grâce de ne jamais souiller son innocence par le péché. Il donnait aux pauvres tout l'argent qu'il recevait de ses parens. Ses maîtres furent étonnés de la pénétration et de la vivacité de son esprit, et ils admirèrent en lui des progrès beaucoup au-dessus de son âge. Mais s'il écoutait les leçons de ceux qui l'instruisaient, il était encore bien plus attentif à la voix de Dieu, qui lui parlait intérieurement par sa grâce. Une nuit de Noël qu'il attendait à l'église que l'on commençât l'office, il pencha un peu la tête et s'endormit. Il eut alors une vision dans laquelle l'enfant Jésus lui apparut. Sa beauté toute divine le charma tellement, que depuis ce jour-là il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe incarné; et toutes les fois qu'il avait occasion d'en parler, c'était avec tant de douceur et d'onction, qu'il semblait se surpasser lui-même. Son amour pour la chasteté le faisait veiller avec soin sur ses sens. Il réprimait en lui tous les mouvemens de curiosité qui allument si souvent le feu des passions. On eût dit qu'il n'avait point de corps, tant il l'avait soumis parfaitement à l'esprit. Il fit à Châtillon un cours de théologie et d'Écriture sainte.

A l'âge de dix-neuf ans il perdit sa vertueuse

mère. Alix était regardée dans le monde comme une sainte, à cause de ses aumônes abondantes, de son zèle pour la visite des hôpitaux et le service des malades, de la rigueur, de la continuité de ses jeûnes et de son ardeur pour la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Elle avait une grande dévotion pour saint Ambroise, et elle avait coutume d'inviter le clergé de Dijon à venir célébrer sa fête avec elle au château des Fontaines. La veille de cette fête de l'année 1110, elle fut prise de la fièvre. Le lendemain elle reçut l'Extrême-onction et le Viatique; on lui récita ensuite les prières des agonisans, auxquelles elle répondit avec autant de ferveur que de présence d'esprit; puis ayant fait le signe de la croix, elle expira tranquillement.

Bernard, alors de retour au château des Fontaines, était maître de ses actions. Son père, occupé de ses affaires, et obligé d'être à l'armée, ne pouvait veiller sur sa conduite. Il parut dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme de qualité et le faire aimer. Un esprit vif et cultivé, une prudence peu commune, une modestie naturelle, des manières affables, un caractère doux et complaisant, une conversation agréable lui gagnaient les cœurs de tous ceux qui vivaient avec lui. Mais tous ces avantages pouvaient devenir des pièges. Il avait d'abord beaucoup à craindre de la part de ceux qui se disaient ses amis, et qui, sous ce prétexte, cherchaient à l'associer à leurs parties de plaisir, où souvent Dieu était grièvement offensé. A la lumière de la grâce, il découvrit leurs desseins, et résolut de s'éloigner pour toujours de la corruption d'un monde perfide. Il lui arriva une fois de fixer les yeux sur une femme par curiosité; mais s'étant aperçu que c'était une tentation, il s'en punit en s'enfonçant jusqu'au cou dans un étang

dont l'eau était aussi froide que si elle eût été glacée; et par là il éteignit le feu de la concupiscence. Une autre fois, une femme corrompue eut l'impudence de venir lui faire des propositions infâmes; mais il la chassa de sa chambre avec horreur, et l'obligea de prendre la fuite.

Ces différentes tentations firent comprendre à Bernard combien il y avait de danger dans le commerce du monde. Il pensa dès-lors aux moyens de le quitter pour se retirer à Cîteaux, où l'on servait Dieu avec beaucoup de ferveur. Il lui restait cependant encore quelques irrésolutions. Sur ces entrefaites il alla voir ses frères, qui étaient avec le duc de Bourgogne au siège du château de Grançai. Ses perplexités ayant augmenté sur la route, il entra dans une église, où il pria Dieu avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa volonté, et de lui donner le courage de la suivre. Sa prière finie, il se leva et se sentit une forte résolution d'embrasser l'institut des moines de Cîteaux. Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de son projet; mais il plaida si bien sa cause, que ceux qui l'avaient désapprouvé imitèrent son exemple. Tels furent ses frères Gui, Gérard, Barthélemi et André, et Gaudri, son oncle, seigneur de Touillon, près d'Autun, lequel s'était attiré beaucoup de réputation à la guerre par sa valeur. Gui fut un peu plus long-temps à se déterminer, à cause des obstacles qui le retenaient dans le monde. Il était marié et avait deux filles. Sa femme lui rendit la liberté, en se faisant elle-même religieuse à Laire, près de Dijon. Gérard, second frère du saint, eut aussi bien des obstacles à surmonter. C'était un officier qui jouissait d'une grande considération et qui était rempli de l'amour du monde. Mais ayant reçu un coup de lance au côté et ayant été fait prisonnier, il rentra sérieusement en lui-même et

se joignit à ses frères. Hugues de Màcon , aussi distingué par sa vertu que par sa naissance , lequel fonda depuis le monastère de Pontigni et mourut évêque d'Auxerre, n'eut pas plus tôt appris la résolution de Bernard, qu'il en ressentit une vive douleur. La seule pensée qu'il allait être séparé du plus tendre de ses amis lui faisait verser des larmes amères. Ils eurent ensemble deux entrevues, et le résultat de leurs entretiens fut qu'ils embrasseraient le même état. Tous ces serviteurs de Dieu s'assemblèrent dans une maison à Châtillon, et s'y préparèrent, par divers exercices de piété, à leur consécration au service de Dieu.

Le jour marqué pour l'exécution de leur dessein, Bernard et ses frères allèrent au château des Fontaines. C'était pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Ils laissaient avec lui leur jeune frère Nivard, qui devait faire la consolation de sa vieillesse. L'ayant vu, en s'en retournant, jouer avec d'autres enfans, Gui, l'ainé de tous, lui dit : « Adieu, mon petit frère Nivard ; » vous aurez seul nos biens et nos terres.—Quoi! » répondit l'enfant avec une sagesse au-dessus » de son âge, vous prenez le ciel pour vous, et » vous me laissez la terre? Le partage est trop » inégal. » Il s'en allèrent, laissant Nivard avec son père. Mais quelque temps après, il quitta le monde comme eux et les suivit. Ainsi de toute la famille, il ne resta que le père, qui était fort âgé, avec une fille dont nous parlerons dans la suite.

Bernard et les gentilshommes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et qui étaient au nombre de trente, y compris ses frères, passèrent six mois à Châtillon pour y régler leurs affaires; après quoi ils prirent la route de Cîteaux. Il y avait quinze ans que le monastère de ce nom avait été fondé, et saint Étienne en était abbé. La sainte

colonie dont Bernard était le chef y arriva en 1113. Ils se prosternèrent tous à la porte et demandèrent à être admis dans la communauté. Etienne, voyant leur ferveur, les reçut avec joie, et leur donna l'habit. Saint Bernard avait alors vingt-trois ans.

Il était venu à Cîteaux dans le dessein de mourir au souvenir des hommes, de vivre caché, d'oublier les créatures et d'en être oublié, afin de ne plus s'occuper que de Dieu. Pour s'exciter à la ferveur, il se disait souvent à lui-même, à l'exemple de saint Arsène : « Bernard, Bernard, pourquoi êtes-vous venu ici ? » Il pratiquait ce qu'il avait depuis coutume de dire à ceux qui venaient se mettre sous sa conduite à Clairvaux. « Si vous voulez vivre dans cette maison, il faut » que vous quittiez vos corps ; il n'entre ici que » des esprits ; » c'est-à-dire des hommes qui vivent conformément à l'esprit. Il s'appliquait à mortifier ses sens et à mourir à lui-même en toutes choses. La pratique de la mortification lui devint comme naturelle ; son âme était tellement absorbée en Dieu, qu'il semblait ne pas s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui, tant il y faisait peu d'attention, comme on le remarqua en plusieurs circonstances. Après avoir passé une année au noviciat, il ne savait point comment le haut du dortoir était fait, ni s'il y avait plus d'une fenêtre à l'un des bouts de l'église, quoiqu'il eût pu remarquer en entrant et en sortant qu'il y en avait trois. Il tomba cependant dans deux fautes, mais qui servirent à augmenter sa ferveur et sa vigilance.

On lit dans l'*Exorde de Cîteaux*, qu'il avait coutume de réciter tous les jours les sept Psalmes, pour le repos de l'âme de sa mère, et qu'il lui arriva une fois de les omettre. Saint Etienne, auquel Dieu avait révélé cette omission, lui dit

le lendemain matin : « Frère Bernard, à qui » donnâtes-vous hier commission de réciter pour » vous les sept Psaumes ? » Le novice, surpris que l'on connût ce qu'il n'avait découvert à personne, fut pénétré de confusion ; il se jeta aux pieds de son abbé, avoua sa faute et demanda pardon. Il fut toujours depuis très-exact à ses exercices particuliers. Voici l'autre faute qu'il commit. Des séculiers de ses parens étant venus le voir, il obtint de son abbé la permission de s'entretenir avec eux, et prit quelque plaisir à entendre les questions et les réponses qu'ils lui faisaient. Il s'aperçut de sa faute par la sécheresse où son cœur se trouva ensuite. Pour s'en punir, il pria long-temps prosterné de corps et en esprit devant l'autel, et il n'y eut que le retour des consolations spirituelles qui fit cesser ses larmes et ses gémissemens. Il s'observa si bien dans la suite, que quand il était obligé de s'entretenir avec les étrangers, il ne perdait jamais le recueillement intérieur.

Le temps du noviciat expiré, il fit profession avec les compagnons de sa retraite, entre les mains de saint Etienne, en 1114. Son sacrifice fut accompagné du plus parfait détachement des créatures ; aussi attira-t-il sur lui les grâces les plus abondantes. Il montrait une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Ne pouvant faire la moisson avec les autres frères, son supérieur lui imposa une autre sorte de travail. Mais il demanda à Dieu la grâce de pouvoir suivre la communauté, et il l'obtint. Pendant les plus pénibles travaux, il ne perdait jamais Dieu de vue, et il avait depuis coutume de dire qu'il n'avait eu d'autre maître pour l'intelligence de l'Ecriture, que les hêtres et les chênes des forêts. Son extérieur portait l'empreinte de la paix et de l'humilité. Quoique son

visage fût extrêmement pâle et exténué de jeûnes, et que tout son corps montrât les marques visibles de ses austérités, on remarquait en lui je ne sais quoi de divin qui surprenait et gagnait tous les cœurs. Presque toujours il avait quelque infirmité corporelle. Les jeûnes avaient tellement dérangé son estomac, qu'il ne pouvait supporter aucune nourriture solide. Il souffrait sans parler de ses maux, et n'usait d'aucun ménagement, à moins qu'il n'y fût forcé par ses supérieurs, auxquels son état était connu. Dans ces occasions mêmes il se faisait souvent scrupule de manger un potage aux herbes dans lequel on avait mêlé un peu d'huile et de miel.

Bernard marquait en tout un grand amour pour la pauvreté, et était si mortifié et tellement recueilli, qu'il ne faisait aucune attention à ce qu'on lui servait à table, et qu'il semblait avoir perdu le sens du goût. Souvent il prenait une liqueur pour l'autre, et il lui arriva une fois de boire de l'huile au lieu d'eau sans s'en apercevoir. Sa principale nourriture consistait en du pain bis trempé dans de l'eau chaude. Le temps qu'il donnait à la contemplation lui paraissait court, et tous les lieux lui étaient égaux pour vaquer à cet exercice; il ne l'interrompait pas même au milieu des compagnies qu'il était obligé de voir. Il saisissait cependant l'occasion de parler pour édifier le prochain. Et quoique ses écrits soient pleins d'onction, ils ne peuvent rendre la grâce et le feu qui accompagnaient les paroles qui sortaient de sa bouche.

Cependant le nombre des religieux de Cîteaux était considérablement augmenté. En 1113, saint Etienne fonda le monastère de La Ferté en Bourgogne. Hugues, comte de Troyes, lui offrit un emplacement sur ses terres pour en bâtir un troisième. Le saint abbé voyant les progrès mer-

veilleux que Bernard avait faits dans la vie spirituelle, et connaissant de plus son habileté extraordinaire pour le succès des entreprises qui avaient la gloire de Dieu pour objet, le chargea de la fondation, et le fit partir avec douze moines, parmi lesquels étaient ses frères, et dont il fut établi abbé.

Les douze religieux ayant leur abbé à leur tête, sortirent de Cîteaux en procession et en chantant des Psaumes. Ils s'arrêtèrent dans un désert appelé la *Vallée d'Absinthe*, au diocèse de Langres. Ce désert est au milieu d'une forêt qui servait de retraite à un grand nombre de voleurs. Ils en défrichèrent une partie, et s'y bâtirent de petites cellules avec l'aide de l'évêque de Châlons et des habitans du pays. Ils se trouvèrent souvent réduits à la dernière extrémité ; mais ils furent alors soulagés d'une manière subite et inattendue, et Bernard prenait de là occasion de les exhorter à mettre leur confiance en Dieu. Animés par les exemples de leur abbé, ils ne trouvaient que du plaisir dans la plus rigoureuse pauvreté et dans les plus pénibles pratiques de la pénitence. Le pain dont ils se nourrissaient était ordinairement d'orge, de millet ou de vesce : souvent leurs potages étaient faits de feuilles de hêtre.

On parlait de toutes parts avec étonnement de la sainteté de Bernard, et son monastère devint si célèbre, qu'on y compta jusqu'à cent trente religieux. On appelait dans le pays la vallée où il était *Claravallis* ; on la nomme aujourd'hui Clairvaux. Saint Bernard ne connaissait point de bornes dans ses austérités. Guillaume de Saint-Thierry rapporte que c'était un supplice pour lui d'aller au réfectoire, et que souvent il en sortait sans avoir rien mangé. Il ne dormait presque point. On attribua à ses austérités excessives

la maladie dangereuse dans laquelle il tomba sur la fin de l'année 1116, et qui fit quelque temps désespérer de sa vie. Guillaume de Champeaux, qui avait enseigné la théologie à Paris avec succès, et qui pour lors était évêque de Châlons-sur-Marne, était un de ses principaux admirateurs. Craignant qu'il ne ménagât pas assez sa santé, il alla au chapitre de l'ordre qui se tenait à Cîteaux, et se fit nommer pour le gouverner pendant un an, en qualité de supérieur. Revêtu de cette commission, il vint à Clairvaux. Il fit loger Bernard dans une petite maison située hors de l'enceinte du monastère, lui défendit de suivre sa règle [pour le boire et le manger, et le déchargea entièrement du soin des affaires de la communauté. Là le saint abbé vécut sous la conduite d'un médecin, des mains duquel il recevait tout ce qui lui était nécessaire avec une entière soumission et une parfaite indifférence. Il rentra dans le monastère au bout d'un an. Sa santé était parfaitement rétablie. Il recommença ses premières austérités. Têcelin son père, alors fort âgé, vint se mettre sous sa conduite; il reçut l'habit de ses mains, et termina peu de temps après sa vie à Clairvaux par une mort précieuse devant le Seigneur.

Le saint abbé suivait la maxime si souvent répétée dans ses ouvrages, qu'un supérieur doit plutôt gouverner en père que commander en maître. Il ne prescrivait rien aux autres, qu'il ne le pratiquât le premier. S'il reprenait quelque moine tiède, ou qu'il lui imposât une pénitence, il le faisait avec tant de tendresse, qu'on voyait bien qu'il souffrait plus de la compassion qu'il avait pour le coupable, que celui-ci ne pouvait souffrir de la confusion ou de la peine qui lui revenait du châtiment; il aurait même voulu partager l'une et l'autre avec lui. Dans ses ex-

hortations il se comparait à une mère; il appelait ses disciples ses yeux, ses entrailles, son cœur.

En 1118 le saint fonda les monastères des Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, de Fontenai, au diocèse d'Autun, et de Tarouca en Portugal. Ce fut vers le même temps qu'il manifesta le pouvoir que Dieu lui avait donné d'opérer des miracles. Joubert de La Ferté, son parent, était tombé dans une maladie dangereuse, et n'avait point de connaissance depuis trois jours. Sa famille était désolée de voir un homme dont la vie n'avait point été chrétienne, sur le point de mourir sans avoir reçu les sacremens de l'Eglise. On envoya chercher Bernard, qui promit de lui obtenir la grâce de se réconcilier avec Dieu. Baudri son oncle, et Gérard son frère, le reprirent de la promesse qu'il faisait, et qu'ils regardaient comme téméraire. Mais il insista toujours, et leur reprocha même leur défiance. C'est que les saints ont une espèce d'instinct surnaturel de ce qui doit arriver, quand ils vont opérer un miracle pour la gloire de Dieu. Bernard ayant dit la messe pour le malade, la connaissance lui revint; il se confessa de tous ses péchés et mourut dans de vifs sentimens de piété. Il rendit encore la santé à plusieurs autres malades, en formant sur eux le signe de la croix.

Ayant été obligé de faire un voyage à Paris en 1122, à la prière de l'évêque et de l'archidiacre de cette ville, il y donna des instructions aux jeunes ecclésiastiques que l'on disposait aux ordres sacrés. Plusieurs d'entre eux furent si touchés de ses discours, qu'ils le suivirent à Clairvaux, et voulurent y vivre sous sa conduite. Quelques seigneurs allemands vinrent à cette abbaye, à peu près dans le même temps : la fer-

veur et le recueillement des moines firent sur eux la plus vive impression. Ils partirent fort édifiés; mais comme ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils formèrent tout-à-coup la résolution de retourner sur leurs pas, et d'aller prier le saint abbé de leur donner l'habit. Leur conversion fut d'autant plus admirable, qu'ils avaient été jusque là remplis de l'esprit du monde, et passionnés pour les extravagances de la chevalerie.

Bernard se croyait, par humilité, indigne d'instruire les autres; mais l'ardeur de son zèle et de sa charité lui faisait rompre le silence qu'il eût bien voulu garder. Son éloquence était si affectueuse et si persuasive, que ses paroles enflammaient les cœurs les plus glacés. Il recevait chez lui les religieux d'un ordre moins austère, déclarant en même temps qu'il n'empêchait point ses disciples d'embrasser un autre institut, dans le dessein d'y acquérir une plus grande perfection. Il faisait passer à d'autres ordres les fondations qu'on lui offrait pour sa communauté. Il n'avait pas moins d'éloignement pour tout ce qui pouvait lui faire honneur dans le monde; il refusa les évêchés de Langres et de Châlons, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims. Les souverains pontifes, qui partageaient les sentimens de vénération qu'on avait de toutes parts pour lui, ne voulurent point lui faire violence à cet égard, et lui laissèrent la liberté.

Durant une famine qui arriva en 1125, il épuisa souvent les provisions de son monastère, pour assister les pauvres. Il fut attaqué lui-même d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il perdit une fois connaissance, et ceux qui le gardaient crurent qu'il était tombé en agonie. Il eut un ravissement durant lequel

il lui sembla voir le démon qui l'accusait devant le trône de Dieu. Il répondait ainsi à chaque chef d'accusation : « Je me reconnais indigne de » la gloire du ciel, et j'avoue que je ne puis » l'obtenir par mes propres mérites. Mais mon » Seigneur la possède à double titre, par le » droit d'héritage comme Fils unique du Père » éternel, et par le mérite de sa passion, comme » Sauveur du monde. Il m'a transporté le second de ces titres, et c'est en vertu de cette » cession que j'espère, avec une ferme confiance, » avoir part à la félicité céleste. » L'accusateur confus disparut, et la connaissance revint au serviteur de Dieu, qui peu de temps après fut parfaitement guéri (1).

Rien de plus admirable que l'esprit d'humilité, de crainte et de componction que l'on remarquait dans Bernard. Il embrassait Dieu, disait-il, par ses deux pieds, celui de sa justice et celui de sa miséricorde. La justice lui faisait éviter la tiédeur de la présomption ; la miséricorde l'empêchait de tomber dans l'inquiétude et le désespoir (2). Il était vivement pénétré de la crainte de Dieu, qu'il nourrissait sans cesse dans son âme par la pensée du jugement. « Je tremble et » je frémis d'horreur, disait-il, quand je me rappelle ces paroles : *Personne ne sait s'il est » digne d'amour ou de haine* (3). » Il serait difficile de comprendre jusqu'où il portait la componction, qui marche toujours à la suite de l'humilité. En inculquant aux autres l'obligation et les avantages de cette vertu, il en fait principalement remarquer l'excellence. Il observe que

(1) Guil. à saint Théod. l. 1, c. 12.

(2) *Serm. 6 in Cantic.*

(3) *Serm. 23 in Cant. Totus inhorruï, etc.*

l'orgueil n'ose se montrer à découvert, qu'il emprunte toujours un masque, et qu'il aime à paraître sous celui de l'humilité. Il définit cette vertu, une vraie connaissance de soi-même, qui rend l'homme méprisable à ses propres yeux (1). Il la fait résider en partie dans l'entendement, en partie dans la volonté, puisqu'elle est fondée sur un vif sentiment de notre bassesse, de notre corruption et de notre néant. Elle est pratique ; elle nous porte à nous regarder comme le rebut de toutes les créatures, et à nous juger indignes de toute miséricorde, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce.

Lesaint abbé était pénétré de douleur et couvert de confusion, lorsqu'il s'entendait louer par les autres. Les louanges lui rappelaient, non ce qu'il était, mais ce qu'il devait être. Chacune de ses actions lui paraissait pleine d'imperfection, et même de souillure. « Les louanges que l'on nous » donne, disait-il (2), sont des flatteries, et c'est » une folle vanité que de s'en réjouir. » Il avait en horreur cet orgueil raffiné qui se couvre du voile de l'humilité, pour arriver plus sûrement à ses fins ; et il était persuadé que rien ne détruisait plus l'humilité que de prétendre se servir de cette vertu pour acquérir de la gloire. « L'homme véritablement humble, disait-il, » n'est pas celui qui veut le paraître, mais celui » qui cherche à être réputé vil et abject. » Il répétait souvent à ses religieux que leurs progrès dans la sainteté se mesureraient sur leur humilité, et que celui d'entre eux qui serait le plus humble à ses propres yeux, serait le plus grand devant Dieu.

On lit dans l'*Exorde de Cîteaux*, que Bernard

(1) *Tr. de Grad. Humil.*

(2) *Ep. 18.*

faisant un jour une conférence aux religieux de chœur, leur déclara publiquement qu'il ne balançait pas de leur préférer à tous un frère convers, alors absent ; que ce frère, par son humilité, était plus parfait qu'eux tous ; que quoiqu'il n'eût jamais étudié les lettres, il était plus instruit qu'aucun de la communauté dans la science des saints et dans la connaissance de lui-même ; qu'il se regardait toujours comme un misérable pécheur en la présence de Dieu ; qu'il ne voyait de vertu que dans les autres, et qu'il ne découvrirait en lui que faiblesse et imperfections. Le saint abbé l'ayant un jour rencontré baigné de larmes, lui en demanda la raison. « Je suis, répondit l'humble religieux, un bien grand pécheur ; mon frère, avec lequel je travaille, pratique toutes les vertus dans un degré héroïque, et moi je n'ai pas un degré de la moindre d'entre elles. Je vous conjure de prier Dieu de m'accorder dans sa miséricorde ces vertus, que mon indignité et ma négligence m'empêchent d'obtenir moi-même. » L'auteur du même livre rapporte encore le trait suivant. Un autre frère convers fut obligé de garder les troupeaux dans les champs, la nuit qui précédait la fête de l'Assomption, pour laquelle il avait une dévotion singulière. Ayant entendu à minuit la cloche qui appelait la communauté au chœur, il se condamna comme indigne de se joindre à ses frères pour chanter les louanges du Seigneur ; puis, s'étant tourné du côté de l'église, il répéta la Salutation angélique jusqu'au lendemain matin, tantôt à genoux, tantôt prosterné par terre, et cela avec une ferveur qui augmentait de plus en plus. Dieu fit connaître à Bernard son humble dévotion, sa simplicité et son obéissance ; et le saint abbé trouva l'action

de ce bon religieux préférable à celle des plus parfaits pénitens et des plus grands contemplatifs de sa communauté.

Si la charité l'obligeait à paraître en public, il ne quittait jamais sa cellule qu'avec regret. Au milieu même du monde son âme était intérieurement recueillie en Dieu. Il avait marché pendant une journée sur le bord du lac de Lausanne. Ayant entendu le soir ses compagnons parler de ce lac, il marqua de la surprise, dit qu'il ne l'avait pas vu, et qu'il ne savait point qu'il y en eût un sur la route qu'ils avaient tenue. Il était intimement lié avec Guigues, prieur de la Grande-Chartreuse, ainsi qu'avec les religieux du même ordre. Cette liaison était telle, qu'ils paraissaient tous n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. Bernard alla un jour à la Grande-Chartreuse, sur un cheval qu'un de ses amis lui avait prêté. Guigues, étonné de le voir se servir d'une belle bride, lui en parla. Le saint répondit avec simplicité qu'il n'avait fait attention ni à la selle ni à la bride de son cheval. Il s'était tellement accoutumé à la considération des vérités invisibles, qu'il semblait quelquefois privé de l'usage des sens, et n'avoir aucun rapport avec les objets extérieurs.

On voit par ses écrits qu'il avait une tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Dans une de ses missions d'Allemagne, il lui arriva, étant dans la grande église de Spire, de répéter par trois fois avec une espèce de ravissement : *O Vierge Marie, pleine de clémence, pleine de bonté, pleine de grâce*, paroles qui furent depuis ajoutées au *Salve Regina*. La dévotion du saint fit introduire la coutume de chanter tous les jours cette antienne avec beaucoup de solennité dans la cathédrale de Spire. On la chante aussi tous les

jours à la Trappe avec une piété qui touche singulièrement les étrangers.

Malgré l'amour que saint Bernard avait pour la retraite, l'obéissance et le désir de procurer la gloire de Dieu le tiraient fréquemment de sa solitude. On avait une si haute idée de sa science et de sa piété, que les princes le faisaient juge de leurs différends. Les évêques recevaient ses décisions avec respect, et lui renvoyaient les plus importantes affaires de leurs diocèses. Les papes s'empressaient de le consulter, regardant ses avis comme un des principaux soutiens du saint Siège. Les peuples partageaient ces sentimens de confiance en ses lumières, et de vénération pour sa personne. Enfin, on peut dire de lui qu'il gouvernait du fond de sa solitude toutes les églises de l'Occident. Mais il savait allier le recueillement à tant d'occupations, et son humilité profonde l'empêchait de s'élever au milieu des honneurs qu'on lui rendait de toutes parts. Une dispute qui s'était élevée entre l'archevêque et les habitans de Reims, lui fournit la première occasion d'exercer son zèle au dehors. Il réconcilia le pasteur et le troupeau, et Dieu, au rapport de Guillaume de Saint-Thierri, confirma l'autorité de son serviteur, en lui donnant le pouvoir d'opérer une guérison miraculeuse.

Ses exhortations touchèrent vivement Henri, archevêque de Sens, et Etienne, évêque de Paris. Il engagea ces deux prélats à quitter la cour, et à renoncer à la vie toute mondaine qu'ils menaient. Le célèbre Suger lui fut aussi redevable de sa conversion, après Dien.

Le pape Honorius II étant mort le 14 février 1130, Innocent X fut élu le même jour pour lui succéder, par le plus grand nombre des cardinaux. Mais il se forma une faction qui ne voulut

point le reconnaître; elle nomma même le cardinal Pierre de Léon, lequel prit le nom d'Anaclet. Ce cardinal avait été anciennement moine de Cluni. C'était un homme ambitieux et puissant, qui bientôt se rendit maître de toutes les places fortes situées autour de Rome. Innocent II, qui était un saint homme, et dont l'élection avait été canonique, fut obligé de s'enfuir à Pise. Les évêques de France s'assemblèrent à Etampes, et invitèrent l'abbé de Clairvaux à venir au concile. Bernard parla fortement en faveur d'Innocent, qui fut reconnu pour pape légitime par le concile, puis par toute la France. Innocent étant venu dans ce royaume, fut reçu avec magnificence à Orléans par Louis-le-Gros. Saint Bernard le suivit à Chartres, où il trouva Henri I^{er}, roi d'Angleterre. Ce prince avait d'abord incliné en faveur de l'antipape; mais lorsqu'il eut été mieux informé des faits, il embrassa le parti d'Innocent II. Notre saint l'accompagna en Allemagne, et assista à la conférence qu'il eut à Liège avec l'empereur Lothaire. Il y eut entre le pape et l'empereur quelques contestations au sujet des investitures des évêchés; mais le saint abbé trouva le moyen d'arranger les choses et de calmer les esprits. Innocent tint un concile à Reims en 1131. Il se rendit à Auxerre, d'où il alla visiter Cluni et Clairvaux. On le reçut processionnellement dans cette dernière abbaye, comme dans les autres lieux, mais sans aucun éclat extérieur. Les moines, grossièrement vêtus et précédés d'une croix de bois, chantaient modestement les louanges du Seigneur, sans lever ou détourner les yeux pour voir qui était auprès d'eux. Le pape et plusieurs des assistans ne purent retenir leurs larmes à ce spectacle. Le pain que l'on servait à table était fait avec de la farine dont on n'avait pas tiré le son. Le repas fut composé

d'herbes et de légumes; il n'y eut qu'un plat de poisson que l'on mit seulement devant Sa Sainteté.

L'année suivante, saint Bernard accompagna le pape en Italie, et réconcilia avec lui les Génois et les habitans de quelques autres villes. Enfin il arriva à Rome avec lui. Peu de temps après, au commencement de l'année 1135, il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Lothaire et des deux neveux de Henri V, son prédécesseur. Ce fut par l'entremise de saint Bernard que les deux ducs rentrèrent dans les bonnes grâces de l'empereur. Tous les lieux par où passa le saint abbé de Clairvaux lui furent redevables de la conversion de plusieurs pécheurs. Il convertit entre autres Aloïde, duchesse de Lorraine, sœur de l'empereur Lothaire, laquelle déshonorait depuis long-temps son rang et sa religion par une conduite scandaleuse.

Les troubles d'Allemagne étant pacifiés, il retourna en Italie. Le pape voulut qu'il assistât au concile qui se tint à Pise en 1134, et dans lequel les schismatiques furent excommuniés. De là il fut envoyé à Milan pour réconcilier cette ville avec le saint Siège. Il y opéra plusieurs miracles, et y fut respecté comme un ange descendu du ciel. Les Milanais se rendirent facilement à ce qu'il exigeait d'eux, et renoncèrent au schisme.

Lorsqu'il eut fini la négociation dont il avait été chargé à Milan, il revint à Clairvaux dans la même année 1134. Il ne jouit pas long-temps du plaisir qu'il goûtait dans la solitude; on l'obligea de faire un voyage en Bretagne. De là il passa dans la Guienne, dont Guillaume VIII était duc. Ce prince sortait d'une illustre famille, possédait des biens immenses, était d'une taille gigantesque, d'une force de corps peu commune,

et d'une capacité étonnante pour les affaires. Mais il se montra dans sa jeunesse plein d'impunité, de hauteur et d'impatience dans les moindres contradictions. Il semblait ne pouvoir vivre sans faire la guerre. Il se glorifiait d'ailleurs des plus honteux désordres. Saint Bernard, dans la visite qu'il fit en 1130, du monastère de Chateaufort, qu'il avait fondé depuis peu en Poitou, s'était principalement proposé de travailler à la conversion de Guillaume. Ce prince l'écouta quelques jours avec beaucoup de respect, et parut singulièrement touché de ses discours sur les dernières fins de l'homme. Il ne se convertit cependant point. Bernard, qui avait appris à ne désespérer jamais du salut des pécheurs les plus endurcis, redoubla ses efforts, ses larmes et ses prières : enfin il eut la consolation de voir le duc commencer à ouvrir son cœur à la grâce. Il vint à bout de le faire renoncer au schisme; mais il ne put l'engager à rétablir sur leurs sièges les évêques qu'il en avait injustement dépouillés. Voyant ses tentatives inutiles, il eut recours à des armes plus puissantes; il s'approcha de l'autel pour célébrer la messe. Le duc et les autres schismatiques restèrent en dehors de la porte de l'église, comme des personnes excommuniées. Après la consécration, et lorsqu'on eut donné la paix qui précède la communion, le saint abbé, portant l'hostie sur la patène, ayant les yeux étincelans et le visage enflammé, quitta l'autel, s'avance vers le duc, et lui parle, non plus en suppliant, mais avec un ton d'autorité. « Nous avons, dit-il, employé jusqu'ici les prières, et vous les avez toujours méprisées. Plusieurs serviteurs de Dieu ont joint leurs supplications aux nôtres, et vous n'y avez eu aucun égard. Mais voici le Fils de la Vierge, le Seigneur et le chef de l'Eglise que vous persécutez, qui

» vient voir en personne si enfin vous vous repentirez. C'est votre juge, et celui au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est le juste vengeur de vos crimes, celui dans les mains duquel tombera un jour votre âme si opiniâtre dans le mal. Le méprisez-vous aussi? Aurez-vous la hardiesse de le traiter de la même manière que ses serviteurs? » Le duc, interdit, tomba par terre, et perdit l'usage de la parole. Bernard le releva, et lui dit de saluer l'évêque de Poitiers qui était présent. Le prince étonné tendit la main à l'évêque, et le conduisit à sa place dans l'église, montrant par cette action qu'il le rétablissait sur son siège, et qu'il renonçait au schisme. L'abbé de Clairvaux retourna ensuite à l'autel, et acheva le sacrifice.

Bernard, ayant rétabli la paix dans les églises de Guienne, retourna à Clairvaux. Mais Guillaume retomba dans ses anciens crimes, et commit de nouveaux actes de violence. Le saint abbé n'en eut pas plus tôt été informé, qu'il lui écrivit de la manière la plus forte; et ses avertissemens, secondés de la grâce, firent sur l'esprit du prince une impression si profonde, qu'il se convertit cette fois pour ne plus retomber. Depuis ce temps-là, on le vit toujours honorer l'évêque de Poitiers autant qu'il l'avait persécuté. Il fit plus; fortement résolu de se dévouer aux exercices d'une vie pénitente, il envoya chercher ce prélat, fit en sa présence son testament, se revêtit ensuite d'un habit de pèlerin, et commença à mener un genre de vie fort austère. Il fit un pèlerinage à Compostelle, et mourut, selon quelques auteurs, en 1137, à Léon, en Espagne; d'autres reculent sa mort, et prétendent qu'il passa quelque temps dans un ermitage, avant que Dieu l'appelât à lui.

Ce fut ainsi que le zèle et la prudence du saint abbé de Clairvaux éteignirent le schisme dans plusieurs royaumes. Les schismatiques trouvèrent cependant encore un protecteur dans Roger, roi de Sicile et duc de Calabre. Le pape fit venir Bernard à Viterbe, en 1137, et l'envoya de là vers ce prince. Le saint, dans une conférence publique qui se tint à Salerne, convainquit de schisme les partisans d'Anaclet, et engagea plusieurs personnes de distinction à se réunir à l'Eglise. Mais Roger, qui voulait se maintenir dans la possession du duché de Bénévent, qu'il avait usurpé, resta inflexible. Le saint le quitta pour retourner à Clairvaux, après lui avoir toutefois prédit qu'il serait défait par le duc Ranulphe, qu'il était sur le point d'attaquer, et dont l'armée était bien moins nombreuse que la sienne. La mort de l'antipape, arrivée en 1138, fit espérer que la paix se rétablirait bientôt dans l'Eglise. Il est vrai que les schismatiques lui donnèrent un successeur dans la personne d'un nommé Grégoire : mais celui-ci céda toutes ses prétentions à Innocent II. Alors Bernard intercéda auprès du pape en faveur de tous ceux qui avaient été engagés dans le schisme.

Son zèle pour la pureté de la foi ne le cédait point à celui qu'il montrait pour le maintien de l'unité et de la discipline. Il attaqua tous les novateurs qui parurent de son temps. De ce nombre furent le fameux Pierre Abélard ou Abailard; Arnaud de Bresce et Gilbert de La Porrée.

L'ordre de Cîteaux, ainsi que celui des Chartreux, fut, dans son origine, consacré aux pratiques de la pénitence, aux exercices de la contemplation et au soin d'exercer la fonction sublime des anges, en chantant les louanges du Seigneur. Le travail des mains, usité dans ce temps-là parmi les moines de Cîteaux et de Saint-Benoît,

consistait non-seulement à bêcher la terre, mais encore à copier des livres.

La haute réputation de sainteté dont jouissait saint Bernard lui attirait un grand nombre de novices. Son monastère de Clairvaux, dont les bâtimens n'offraient rien que de pauvre, renferma jusqu'à sept cents moines. Il en fonda cent soixante autres.

On comptait alors un grand nombre de frères convers dans l'ordre de Citeaux. Saint Bernard avait une tendresse particulière pour eux, et il semblait que son plus grand plaisir fût de les instruire dans les voies intérieures de la perfection. Il est rapporté de l'un d'entre eux qui était à Clairvaux, que le penchant à la colère était tellement détruit en lui, qu'il éprouvait une affection sensible pour tous ceux dont il recevait des injures. Sa coutume était de réciter l'Oraison dominicale pour celui qui lui avait fait un affront, ou qui lui parlait durement, ou qui l'accusait de quelque faute au chapitre, pratique qui depuis a passé en règle dans l'ordre.

Saint Bernard avait dans son monastère un religieux qu'il avait engagé à quitter le monde, et qui se nommait Nicolas. Le voyant pénétré de douleur de ce que, vivant dans la compagnie des saints, il avait le cœur si dur et si insensible, il le consola avec bonté, et fit à Dieu de ferventes prières pour lui. Il lui obtint l'esprit de componction dans un tel degré, qu'il avait continuellement les yeux baignés de larmes.

Parmi les moines de Clairvaux, il y en avait un qui se nommait Bernard *de Pise*, de la ville où il était né. C'était un homme d'un rare savoir et d'une grande vertu. Il fut élu pour succéder à Luce II, et il prit le nom d'Eugène III. L'abbé de Clairvaux fut frappé d'étonnement à cette nouvelle; il écrivit sur-le-champ aux car-

dinaux, pour les conjurer d'assister le nouveau pape de leurs conseils. Craignant encore qu'une si grande élévation ne le portât à s'oublier lui-même, et ne lui fit perdre de vue la multiplicité de ses obligations, il lui adressa son traité *de la Considération*, divisé en cinq livres. L'ouvrage dont nous parlons a été singulièrement estimé de la plupart des papes, et ils en faisaient le sujet ordinaire de leurs lectures.

Les Chrétiens de la Palestine étaient alors très-malheureux.

Le mauvais succès de cette expédition excita une tempête violente contre saint Bernard, qui semblait avoir promis qu'elle réussirait. Il se contenta de répondre qu'il avait espéré que la miséricorde divine bénirait une entreprise formée pour la gloire du Seigneur, et que les croisés devaient s'en prendre à leurs crimes, de tous les malheurs dont ils se plaignaient (1). Il travaillait en même temps avec son zèle ordinaire à la conversion des pécheurs publics et des hérétiques.

Henri, moine apostat et disciple de Pierre de Bruys, avait répandu les erreurs de son maître dans l'Aquitaine, la Provence et le Languedoc. L'abbé de Clairvaux, par la sainteté de sa vie, par l'éloquence et la force de ses discours, et par plusieurs miracles qui confirmèrent la doctrine qu'il prêchait, toucha vivement les âmes séduites, et en fit entrer un grand nombre dans le sein de l'Eglise.

Geoffroi, qui fut quelque temps son secrétaire et qui l'accompagna durant la mission, rapporte divers miracles qu'il opéra pour lors, et dont il fut témoin oculaire (2). L'homme de Dieu étant à

(1) L. 2 de *Consid.* et *Ep.* 288.

(2) L. 3, c. 6.

Sarlat en Périgord, bénit par le signe de la croix quelques pains qu'il s'était fait apporter, et dit : « Que ceux d'entre vous qui sont malades mangent de ces pains, et vous connaîtrez quelle est la véritable doctrine, ou la nôtre ou celle des hérétiques. » Geoffroi, évêque de Chartres, qui était auprès de lui, et qui craignait que Bernard ne se fût trop avancé, ajouta : « Ceci signifie que ceux qui mangeront avec foi seront guéris. — Ce n'est point là ce que je dis, reprit le saint. Je répète que ceux qui mangeront de ces pains recouvreront la santé, afin que l'on connaisse par là que nous sommes envoyés par une autorité qui vient de Dieu, et que nous prêchons sa vérité. » Un grand nombre de malades furent guéris, comme il l'avait promis. Lorsqu'il était logé chez les chanoines réguliers de Saint-Saturnin à Toulouse, un de ces chanoines était sur le point de mourir. Sa maladie l'avait tellement affaibli, qu'il était comme immobile dans son lit. Bernard l'ayant visité et ayant prié pour lui, il recouvra une santé parfaite. L'évêque diocésain, le légat et le peuple, précédés du miraculé, allèrent à l'église pour y rendre grâces à Dieu du prodige qu'il venait d'opérer. Ce chanoine se fit moine à Cîteaux. Bernard fit encore de semblables miracles à Meaux, à Spire, à Franctort, à Cologne, à Liège, et dans les autres lieux où il prêcha (1). Il en fit aussi quelques-uns à la cour de l'empereur Conrad. Tous ces miracles furent publics ; les personnes les plus qualifiées de l'Eglise et de l'Etat en furent témoins, et confessèrent avec admiration que la main de Dieu était avec son serviteur.

En 1151, Gumard, roi de Sardaigne, visita

(1) Voyez Geoffroi, *Vit. Bernardi*, l. 4.

l'abbaye de Clairvaux. Il fut si édifié de ce qu'il y avait vu pratiquer, qu'il y revint l'année suivante, et y fit profession. Quatre ans auparavant, le pape Eugène III avait aussi rendu une visite à notre saint. Il avait ensuite assisté au chapitre général qui se tint à Cîteaux, et dans lequel tout l'ordre de Savigni, où l'on comptait trente monastères, passa dans celui de Cîteaux, et voulut, par respect pour saint Bernard, être une filiation de Clairvaux.

Le saint avait fondé, en 1113, un monastère de religieuses de son ordre à Billette ou Julli, dans le diocèse de Langres. Hombeline, sa sœur, y fit profession en 1124. Elle y reçut des grâces abondantes qui la conduisirent à un si haut degré de sainteté, qu'elle devint l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, et le sujet de la plus grande joie pour son frère, qui lui servait de directeur dans les voies de la perfection. Souvent elle passait les nuits à réciter des psaumes et à méditer sur la passion de Jésus-Christ. Elle prenait sur des planches le peu de repos qu'elle accordait à la nature. Elle était toujours la première aux différens exercices de la communauté, et elle s'en acquittait avec tant de ferveur, que les plus tièdes se sentaient échauffées par ses exemples. Elle vécut ainsi dix-sept ans. Dans sa dernière maladie, elle fut visitée par son frère, qui l'exhorta à la mort. Elle expira dans les sentimens d'une sainte joie et d'une humble confiance, le 21 août 1141. L'Eglise l'honore d'un culte public.

La santé de saint Bernard se déranger considérablement au commencement de l'année 1153. Il perdit entièrement l'appétit, et tomba dans de fréquentes faiblesses. Il y avait long-temps qu'il habitait dans le ciel par ses désirs, et qu'il soupirait après le moment où il verrait finir

son pèlerinage ; mais il était si humble, qu'il attribuait ces sentimens à la pusillanimité plutôt qu'à la charité. Sa maladie ayant considérablement diminué, il attribua ce changement aux prières de ses religieux, et s'en plaignit à eux de la manière suivante : « Pourquoi retenez-vous » plus long-temps sur la terre un misérable » pécheur ? Vos prières ont empêché l'effet de » mes désirs. Ayez compassion de moi ; laissez- » moi aller à Dieu. » Il leur prédit ensuite que ses jours ne seraient pas prolongés plus de six mois.

Durant cet intervalle, les habitans de Metz furent attaqués et fort maltraités par des princes du voisinage. Ils résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. L'archevêque de Trèves, prévoyant qu'il y aurait beaucoup de sang répandu, se rendit à Clairvaux. Il se jeta aux pieds du saint, et le pria de la manière la plus pressante de faire un voyage à Metz, afin d'arrêter la fermentation des esprits. Bernard, oubliant ses infirmités, vola où la charité l'appelait. Il éteignit dans tous les cœurs les mouvemens de haine, et réconcilia parfaitement ceux qui avaient juré leur perte mutuelle.

A peine fut-il de retour à Clairvaux, que sa maladie redoubla et fut accompagnée des symptômes les plus dangereux. Il se fit un devoir, par rapport aux médecins, de ne point négliger les remèdes communs et indispensables ; mais il rejetait tous ceux qui étaient plus propres à flatter la nature qu'à procurer la guérison. Sa maladie parut bientôt incurable. L'enflure de ses jambes, jointe à divers autres accidens, annonça qu'il n'avait plus que peu de momens à vivre. Voyant ses enfans spirituels assemblés autour de lui et fondant en larmes, il les consola en leur disant qu'un serviteur inutile ne devait point

occuper une place en vain, et qu'un arbre stérile méritait à juste titre d'être arraché. La charité le portait à souhaiter de rester avec eux jusqu'à ce qu'ils pussent être réunis à Dieu avec lui : mais son ardent désir de rejoindre Jésus-Christ le faisait soupirer après la possession de celui qui remplissait toute la capacité de son cœur. Recommandant donc ses frères à la divine miséricorde, il se disposa à sa dernière heure par un redoublement de componction et d'amour. Il expira le 20 août 1153, dans la soixante-troisième année de son âge, après avoir été trente-huit ans abbé de Clairvaux. Il fut enterré dans son monastère, devant l'autel de la Vierge. Alexandre III le mit solennellement au nombre des saints en 1165.

— FIN. —

